

## Basque et latin vulgaire

Par la grâce du basque, nous sommes à même d'effectuer de suggestifs voyages dans le temps: comme cast. *higa*, basq. *bigo* veut dire, encore aujourd'hui, talisman, amulette. Particularité qui nous fait immédiatement penser à l'expression espagnole *hacer la biga a uno*, c'est-à-dire se protéger, d'un geste rituel, des fâcheux effets attribués au mauvais oeil. Et qui nous donne du même coup la véritable étymologie de fr. *fi*, dans la locution stéréotypée *faire fi*, c'est-à-dire rejeter, éventuellement de la main, locution passée au seul sens figuré lorsque la croyance dans le mauvais oeil tombe en désuétude.

Comparés à all. *Pfütze* < lat. *puteu*, certains représentants basques de lat. *puteu*, avec le sens non de puits, mais de flaque d'eau, nous font induire qu'en latin vulgaire ou en argot du Bas-empire, lat. *puteus* a pu revêtir le sens de flaque, borbier, etc.

Le doublet basque *palatu* / *paratu*, calque du doublet gascon *barat* / *bar-rat* confirme l'hypothèse formulée par G. Millardet<sup>1</sup> que les effets du croisement de lat. \**vallatu* avec la racine *barr-* de *barrar* = fermer, sont très anciens. Le terme basque ayant en effet conservé *u* en finale.

Les auteurs de manuels consacrés au latin vulgaire ne font guère état du basque. Même dans les cas, fort nombreux, où le conservatisme propre à cette langue leur donne raison: rareté de la conservation du nominatif (basq. *biper* est certainement un emprunt très archaïque); propagation de l'accusatif, y compris sous une forme barbare (\**altare* est postulé par basq. *aldare*) et conservation, plus rare, d'autres cas, probablement par suite de stéréotypisations: vocatif dans basq. *done* (< *do(mi)ne*) et peut-être aussi, parallèlement, dans *maizter* (lat. *magister*; *magistru* est également attesté en basque); génitif dans Betiri (< *Petri*); locatif dans *Akize* (= Dax), *Lukuze* (= Luxe), etc.<sup>2</sup>

1 GEORGES MILLARDET, *Etudes de dialectologie landaise: le développement des phonèmes additionnels*, Toulouse, Ed. Privat, 1910, p. 36, notes 7 et 8.

2 Comme l'a démontré Monsieur L. MICHELENA, -e, additionnel est analogique. La preuve en est qu'il se propage même dans des toponymes qui ne sont pas antérieurs au roman, comme *Paue*, -be = Pau.

A noter que NL basq. *Akize* est comme *Lukuze* (= lat. *lucus*, bois sacré) l'équivalent de béarn. *Acs* et *Lucs*, où le groupement -c's n'est pas traité phonétiquement comme on s'y attendrait *a priori*. Ce qui nous donne, de surcroît, la véritable étymologie de NL et NP *Lux* en France.

UN EMPRUNT TRÈS ARCHAÏQUE : BIPER

A. Ernout et A. Meillet qualifient l'étymon latin *piper* de paneuropéen et de panroman: c'est une double erreur. Cast. *pebre* est très probablement un emprunt au catalan et le portugais ne connaît que *pimenta*<sup>3</sup>. Tandis que le hongrois, à l'encontre de cette autre langue agglutinante de l'Europe qu'est le finnois (*pippuri*), ne connaît que *bors*.

Au sein de la Romania, le timbre *i* de lat. *piper* est conservé à l'ouest en logoudorien (*pibere*); à l'est il est conservé en roumain (*piper*), et, peut-être à travers lui, dans des langues telles que le bulgare (*piper*), le turc (*biber*), le serbo-croate (*biber*), à moins que ces appellations ne procèdent de gr. mod. *pipéri*, réemprunt tardif du grec au latin. Dans tout ce secteur, la conservation du timbre du latin classique n'a rien que de banal: elle répond à ce que nous savons du traitement roman, et apparenté, des voyelles latines.

Là où *i* bref est passé à *e* en latin vulgaire, le traitement n'est pas moins normal: à témoin nord-it. *pevere*, sud-it. *pepe*, frioul. *pévar*, occ. *pebre*, gasc. *pebe*, fr. *poivre*, etc. L'allemand procède de lat. \**pepere*, d'où *Pfeffer* (a.h.a. *pfëffar*), antérieur, comme le prouve *pf-* et non *p-*, à la seconde mutation consonantique du germanique, mutation datable des environs du VI<sup>e</sup> siècle. Procèdent de la même souche angl. *pepper*, norv. *pepper*, suéd. *peppar*, néerl. *peper*, etc. Cf encore celt. britt. *pebr*.

Par contre *i* est attesté en irlandais (*pipur*), en anglo-saxon (*pipor*), en islandais (*pipor*), en ancien slave (*pipru*), en gothique et, à travers lui, en finnois (*pippuri*). Autrement dit, en ces secteurs très excentriques, le timbre *i* de la voyelle latine classique a été mieux conservé qu'il ne l'a été, du fait de l'évolution vocalique propre au latin vulgaire, dans la majeure partie de la Romania. A cette nuance près, toutefois, que la distinction entre les secteurs qui ont conservé *i* et ceux qui ont apparemment opté pour le timbre *e* du latin vulgaire, doit être considérée avec circonspection, des évolutions *i* > *e* pouvant être le fait de phonétiques étrangères au latin: tel pourrait avoir été le cas de l'anglo-saxon, anciennement *pipor*, aujourd'hui angl. *pepper*.

3 Les notions de poivre et de piment sont étroitement apparentées aux deux extrémités du continent eurasiatique: en Chine d'une part (*hōut tsiao* = poivre; *la tsiao* = piment); en Espagne (*pimienta*), au Portugal (*pimenta*) et au Pays basque d'autre part (*biper* = piment; *biper beltz* = poivre). Cf. encore la bisémie de gasc. *pebe*.

En arabe, *fel fel khel*, litt. piment noir = poivre.

Quoi qu'il en soit, le basque s'avère, quant à lat. *piper*, remarquablement conservateur: *piper* > *biper*, voire même *piper* dans des composés tels que *otsopiper* (bistorte). Outre le timbre *i* du latin classique, il perpétue le nominatif, ce qui n'est pas tellement courant.

Dans une certaine mesure les représentants contemporains de lat. *sinapi* participent de la même évolution que lat. *piper*. A témoin all. *Senf*, emprunt antérieur à la seconde mutation consonantique du germanique comme le prouve *-f* (a.h.a. *sēnaf*). Cf. norv. *sennep*, suéd. *senap*, etc. Mais le gothique a préservé *sinap*, responsable de finn. *sinappi*.

Cette fois encore le basque est à ranger (*ziape*) au nombre des langues qui ont conservé le timbre du latin classique. Comme il est infiniment peu probable qu'il ait procédé à des emprunts au sud de l'Italie (sic. *sinapu* ou calabr. *sinapa*), il y a lieu de penser que l'emprunt fait par le basque au latin est très archaïque, hypothèse d'ailleurs confirmée par le consonantisme du mot (*z-* et non *s-*).

L'interprétation du fait est relativement aisée. Produit recherché, parce que purificateur, le poivre est exposé à circuler et à être commercialisé. Là où il est exporté, s'il tombe dans un vide conceptuel absolu, il exporte en même temps que lui son nom, car toutes les conditions pour qu'il se mue en terme voyageur sont réunies<sup>4</sup>. Dans l'hypothèse inverse, il peut accaparer le nom (par imposture lexicale) du produit qu'il remplace (cf langued. *mil(h)* au sens de *mâis* dans la région toulousaine depuis que le maïs a pris la place du millet).

Outre l'aspect historique de la question, il y a lieu d'examiner le problème phonétique: une fois isolé du contexte linguistique et des érosions phonétiques subséquentes, à prévoir, à l'instar d'un cultisme, le terme exogène risque d'être mieux préservé phonétiquement hors de ses frontières d'origine qu'à l'intérieur de celles-ci. Nous avons observé déjà ce même phénomène lorsque nous avons étudié NL *Proulhán*, dans le Gers (près de Condom), mieux conservé en Gascogne qu'en son site originel, le Languedoc, où *Proulhán* est devenu *Prouille*. De même NL fr. *Brisach*, *Brigau*, *Spire*, etc., ont mieux conservé *i* de l'ancien allemand que l'allemand lui-même qui a subi vers le XIIe siècle les effets de la diphtongaison de *î* en *ei* (d'où all. mod. *Breisach*, *Breisgua*, *Speier*, etc.).

*Autrement dit, quant à la conservation de la langue archaïque, les emprunts peuvent avoir ceci de commun avec les cultismes qu'ils sont de meilleurs conservateurs que les termes traités phonétiquement.* Surtout lors-

4 Cf. Bull. de la Soc. archéologique du Gers, 1966, p. 431.

que, comme c'est le cas pour le basque, ils ont pénétré au sein d'une langue remarquablement conservatrice.

C'est redire l'intérêt que présente le basque pour l'étude d'une langue qui, comme le latin vulgaire, n'a laissé que fort peu de traces écrites.

Confirmation nous est donnée de cette option lorsque nous envisageons le cas des proparoxytons latins passés au basque, précocement assujettis, ou plutôt assujettissables, à une syncope de la pénultième atone. Basq. *biper* nous permet d'affirmer que les habitants de la Novempopulanie ont connu la forme classique (accusatif identique au nominatif) avant la forme accusative barbare \**pipere*.

### DES PROPAROXYTONS

Considérons les latinismes basques faits d'emprunts à des proparoxytons latins justiciables d'une syncope de la pénultième atone (cette syncope étant obligatoire, lorsque la voyelle finale latine est *-a*, dans les langues romanes qui ont évincé tout proparoxyton). L'on ne tarde pas à constater qu'en pareil cas, de deux choses l'une: ou bien la conservation des deux syllabes posttoniques est parfaite, ou bien le vocable est emprunté au roman, avec toutes les conséquences phonétiques que comporte un tel état de choses. Autrement dit l'on débouche sur des formes telles que *zekuru* (*saeculu*) ou sur des formes telles que *múllu* (*fenuculu*). Mais l'on ne trouve rien d'analogue au grec tardif *sítla* (cf serbo-cr. *sidlo*) ou *báklon*. Les exceptions à cette règle sont trompeuses: ou bien il s'agit de mots comportant en latin *n* entre la finale et la pénultième (ainsi *mamula*, *ingude*) ou bien il s'agit de formes à la fois secondaires et localisées (comme ronc. *aingru*).

Alors que le grec tardif a connu *sítla*, le basque ne peut produire, comme représentant d'une forme syncopée, que *suila* (forme tardive comme le prouvent aussi bien l'initiale *s-* que le traitement du groupe secondaire du latin vulgaire *-t'l-*).

Qu'est-ce à dire? Sans doute ceci: que le basque, parce qu'il répugne à nombre de groupes consonantiques, parce qu'il pratique largement au contraire l'anaptyx et parce qu'enfin il paraît rejeter la solution consistant, le cas échéant, à faire appel à des consonnes épenthétiques tels que *p* dans NL gasc. *Homps* < lat. *ulm(o)s*, a pu offrir, pour les finales posttoniques et singulièrement la pénultième, plus de garanties de conservation que les langues romanes cirvoisines. Il est probable que si l'euskarien a eu un jour la liberté du choix entre une forme syncopée et une forme pleine, il aura spontanément et instinctivement opté pour la forme pleine. Ce qui

pourrait *mutatis mutandis* rendre compte, par exemple, de son option pour lat. *bacillu* (d'où *makhila*) plutôt que pour \**baclu* que postule gr. *báklon*.

La même répugnance se manifeste apparemment dans un large secteur du domaine gascon où la réduction des proparoxytons a été réalisée au détriment non de la pénultième, mais de la finale. Solution originale du moins à grande échelle, dans le monde occitan. A témoin les représentants gascons de lat. *plácere, jácere, móvere, vídere, bíbere*, etc., respectivement *plase, jase, mobe, bese, bebe* ou *beue*, etc. Il est notable que plus on s'approche du secteur occupé encore aujourd'hui par l'euskarien, plus la pénultième latine a de chances de se maintenir<sup>5</sup>. La chose n'est pas moins sensible pour les représentants, dans le sud-ouest du domaine gallo-roman, de lat. *pipér*<sup>6</sup>: partout où lat. *pipér* n'a pas été évincé par *specie* (Landes notamment), les formes gasconnes modernes postulent \**pipér(e)* et non \**pip(e)re* ce dernier étymon ayant débouché sur *pebre* (*pébrö*) en Gironde et en Languedoc. Gasc. mod. *pébe* a certainement été *péber* au Moyen âge et jusque vers le XVe siècle. Or les habitants de la Novempopulanie, tout comme les Euskariens, ont certainement entendu lat. *pipér* mais chez eux à l'encontre des Basques, *pipér* a subi, comme il est normal en secteur roman, les doubles effets de l'évolution vocalique (*i* bref > *e*) et de la morphologie et de la syntaxe barbares, qui ont conduit à l'accusatif \**pépere*. A l'encontre de la Romania circonvoisine, les Aquitains ont dû conserver \**pépere* jusqu'au passage de *-p-* en *-b-* (vers le VIe siècle) et à l'amuissement de *-e*. Par contre ils ont toujours ignoré le stade \**pep(e)re* ou \**peb(e)re* qui les auraient inéluctablement conduits à \**peure*, forme inattestée.

Ceci, selon toute vraisemblance, sous l'influence directe du substrat aquitain primitif ou, à la rigueur, par suite des invasions vasconnes.

\* \* \*

Il est en tout cas fort remarquable que malgré la facilité de prononciation d'un groupe consonantique tel que *-rm-*, les Basques ont conservé, jusqu'en plein XXe siècle, à l'instar des Siciliens eux-mêmes (*érramu*), la forme pleine *eremu* concurremment à la forme syncopée *ermu*. Ce qui prouve que lorsqu'ils ont effectué l'emprunt au latin vulgaire, celui-ci oscillait encore entre la forme pleine et la forme syncopée.

La répugnance des Euskariens pour certains groupes consonantiques et par conséquent l'influence du substrat, se trahit aussi par le fait que les

5 Cf. *Atlas linguistique de France*, pl. 142 [boire] ou 1408 [voir].

6 Cf. *Atlas linguistique de Gascogne*, vol. 4, pl. 1511.

formes contractes imposées par la finale latine de timbre *a* n'ont envahi le trésor lexical basque qu'au niveau du roman, au consonantisme moins rebutant pour eux. A témoin les représentants basques de lat. *ancora*, simplement adaptés à la phonétique euskarienne (*aingura* < *ancora*) en opposition à un terme tel que *suila* (= seau) alors que \**zitla* est aussi inattesté que \**aingra*.

Déjà dans Virgile une forme comme *vinclu* est attestée concurremment à *vinculu*. Le basque prouve que la coexistence des deux formes, pleines et syncopées, a dû être longue au sein de la Romania: sinon les Basques n'auraient pu opter, comme ils l'ont visiblement fait, pour la forme pleine *ancora*.

### TEILA

Soit les appellations gasconnes de la tuile telles qu'elles sont définies par la planche 674 de l'*Atlas linguistique de Gascogne*: spéculons sur elles en pur romaniste, c'est-à-dire comme si nous n'avions pas à notre disposition le trésor linguistique basque.

1.° la tuile, dont la technique est originaire de l'Orient, se manifeste dans les fouilles gallo-romaines dès les débuts de l'ère chrétienne. Il est donc singulier que les vocables gascons issus de lat. *tegula* ne remontent pas aussi haut dans le temps. D'autant plus singulier que l'appellation germanique correspondante, all. *Ziegel*, a.h.a. *ziagal*, remonte, elle, au-delà du VI<sup>e</sup> siècle comme en témoigne l'initiale *z-* au lieu de *t-* latin, l'évolution en vieux germanique *t-* > *z-* étant le fait de la seconde mutation consonantique (qui remonte à l'extrême début du Moyen âge). Comment rendre compte de cette dischronie, d'autant plus choquante que la Gascogne a été évidemment plus profondément romanisée que la Germanie?

On peut supposer que des termes indigènes ont été longtemps opposés au latin, parallèlement à des appellations telles qu'all. *Backstein* ou basq. *buztinerre*, qui réfèrent à des produits exogènes sans recourir pour autant à une importation lexicale. On peut aussi imaginer qu'il s'est produit un phénomène du genre de celui que nous appelons l'imposture lexicale phénomène en vertu duquel une chose exogène, en même temps qu'elle prend la place d'une chose indigène, s'empare de son nom. Le cas est effectivement attesté aux Pays-bas où *pan* veut dire tuile.

Par comparaison avec d'autres langues germaniques, néerl. *pan* est aisément interprétable. En effet suéd. *tak-span* et norv. *tak-spon* signifient l'un et l'autre *échantignole*. Il est clair qu'ils sont les équivalents sémanti-

ques exacts d'all. *Dachschindel*. De plus, all. *Span* signifie bois de fente. Autant dire que *pan* a signifié originellement *bardeau* et non *tuile*. Nous tenons ainsi du même coup l'étymon de fr. *panne* dans l'expression *panne flamande* (type de tuile couramment employé dans le nord de la France).

2.° La chose se complique du fait que les notions de brique et de tuile ne sont pas toujours distinguées avec rigueur. Les formes issues, directement ou indirectement, de lat. *tegula*, désignent bien la tuile en anglais (*tile*), en norvégien (*tegl*), en suédois (*tegel*), en néerlandais (*tichel*), en roumain (*tigla*), en finnois (*katto-tiili*), etc., mais elles désignent la brique en polonais (*cegla*), en serbo-croate (*cigla*), en hongrois (*tegla*), en bulgare (*touchla*) et en turc (*tugla*). Tandis que la brique porte un nom certainement apparenté à gr. *kéramos* en bulgare (*keremida*), en turc (*kiremit*) et en roumain (*caramida*). Quant à gasc. *teule*, il est bisémique, tuile ou brique selon la conjoncture.

Les appellations gasconnes de la tuile-brique procèdent toutes de lat. *tegula*, non de lat. *imbrex* et *later*. La disparition de ces deux derniers termes s'explique en référence à la civilisation locale de l'époque franque. En effet a) l'opposition *imbrex-tegula* n'a plus de raison d'être au haut Moyen âge, puisque la tuile-canal seule (d'ailleurs paradoxalement dérivée de *imbrex* et non de la *tegula*) subsiste; b) à la même époque l'on cesse en Gascogne de fabriquer de la brique et dans le Gers, encore au XIIe siècle, les églises romanes de brique, à supposer qu'il en existe une seule, sont apparemment fort rares.

Contre-épreuve: lat. *imbrex* a survécu en Italie en même temps que la technique de la tuile romaine.

3.° Le nom de *La Réole* (gasc. *Réule* < *regula*) ne peut être antérieur à l'apparition du monachisme dans le Sud-ouest. Or en gascon *tegula* est traité phonétiquement comme *regula*. Il y a donc contemporanéité plus ou moins totale des deux traitements. J. Anglade expliquait gasc. *teulo* par amuïssement de *g* au contact de *u* et imaginait un étymon populaire *\*teula*. Au contraire J. Ronjat voyait dans *teulo* un mot de seconde couche, mi-savant par conséquent, issu de *\*tegla*. Hypothèse plus plausible: elle s'accorde avec ce que nous savons du traitement régional des proparoxytons terminés en latin par *a*, terminaison qui implique régulièrement la chute de la pénultième atone. Il faut donc incontestablement postuler *\*tegla* et non *\*teula*. Ce que confirme au surplus la forme *teble* attestée encore de nos jours aux confins de la Gironde et du Lot-et-Garonne.

L'examen de la planche 674 de l'*Atlas linguistique de Gascogne* met en vedette le fait que le masculin l'emporte, sauf à l'extrême-nord, au nord d'une ligne approximative Capbreton-Montauban, tandis que le féminin

l'emporte, sauf à l'extrême sud-est du domaine gascon, au sud de cette même ligne.

Dans le Gers et dans la fraction voisine du Lot-et-Garonne et du Tarn-et-Garonne, il faut supposer deux étymons concurrents, l'un, \*teglu, qui a conduit à teule avec voyelle de soutien, le groupe final -gl étant inviable en romano-gascon; l'autre, \*teгла, qui a conduit à teulo. En Armagnac, teule s'est réduit à teu, exactement comme faure < fabru s'est réduit à hau<sup>7</sup>. Cette réduction de haure à hau est ancienne puisque, comme nous l'avons démontré déjà, elle est attestée dans l'opposition parallèle des patronymes, du type Dufau (Armagnac) et Faure (est du Gers). Opposition sensible également dans l'onomastique locale (microtoponymie).

En quelques secteurs du Gers et de l'Ariège, deux termes coexistent, teu ou teule au masculin et teulo au féminin. Tout ceci n'a rien que de bien normal. Mais le problème se complique sur la frange maritime du domaine gascon où la langue moderne n'oppose plus les timbres issus de lat. -a à ceux de la voyelle d'appui -e, tous ces timbres étant passés à -ö. Au nord-ouest le genre de tiule ou de téule fait penser à un étymon du type \*teglu, mais au sud-ouest, c'est-à-dire surtout en béarnais, où l'appellation de la tuile est du genre féminin, l'on ne sait si l'on doit postuler \*teglu ou \*teгла, puisque lat. -a a pris le timbre -ö. A ce niveau, le problème est difficilement soluble. Mais nous allons maintenant reprendre l'ensemble de ces problèmes, toujours dans le même ordre, à la lueur du basque.

1.° comment peut-il se faire que le gascon ait opté pour une forme mi-savante et non pour une forme populaire?

Dans un article fort intéressant<sup>8</sup> L. Michelena remarque qu'en matière de latinismes passés au basque, lo más reciente ha desplazado lo más antiguo: detxema, diezmo a dekuma; seinale, señal, a zeinbare (sul. zeñhare), pagatu, pagado, a bak(h)atu, etc.

Cette observation, basée sur des faits précis, n'en appelle pas moins une nuance. Elle n'est vraie que si les champs sémantiques des deux termes considérés sont parfaitement coextensifs, souvent fausse dans le cas contraire. Voici des exemples.

Que si l'on cherche dans un dictionnaire les représentants basques de souche latino-romane représentant lat. ficu, puteu, buccale, rota, gloria, cavea, forma, causa, corpus, gypsu, magister et magistru, mauru, baccinu, saeculu, sabbatu, titulu, dictu, sagmariu, catena, etc., l'on s'aperçoit vite que loin de s'évincer mutuellement, ils occupent des champs sémantiques plus

<sup>7</sup> Atlas linguistique de Gascogne, pl. 487.

<sup>8</sup> Fontes linguae Vasconum, t. 10, pp. 7-8.

ou moins différenciés, autrement dit que tous ces étymons ont débouché, directement ou par le truchement d'une langue romane, sur des sens différents. Il s'agit tout simplement de doublets. Le phénomène affecte même l'onomastique, par exemple les représentants de lat. *Johanne*, représenté en basque moderne sous des formes aussi différentes que NL *Doniban*, *Joane*, *Iban*, *Manex*, *Gan(txume)*, *jaun-futre*, etc.

Il y a bien des doublets sémantiques qui peuvent subsister, comme basq. *hastio* et *fastika* ou comme *luma* et *hegatx*, mais en pareil cas il faut s'assurer que ces termes a) sont parfaitement synonymes et que b) ils n'occupent pas, dialectalement, des aires différenciées comme c'est le cas pour lab. nav. *Manex* à côté de soul. *Johañe* ou encore pour *athe*, *bortha* et *porte* <sup>9</sup>.

*D'une manière générale, lorsque deux termes synonymes sont concurrents, l'un phonétique et l'autre savant, c'est le second qui tend à l'emporter*: il en est ainsi en français d'*estimer*, qui a évincé *esmer*, ou en castillan de *fastidioso*, qui fait d'*hastioso* un terme peu ou prou obsolète.

Le basque semble bien se conformer à ces options générales. Il y est remarquable, au surplus, que lorsque deux mots issus du même étymon (directement ou indirectement) manifestent des sens différents et présentent par conséquent les conditions idéales pour pouvoir subsister et coexister pacifiquement, le cultisme répond historiquement à une innovation: ainsi *mutio* (au lieu de *putzu* < *puteu*) = puits de salines; *forma* (au lieu d'*orma*) = forme de cordonnier; *gabia* = hune, etc.

*En résumé l'observation faite par L. Michelena implique que les deux termes concurrents sont de même sens et que le plus récent (cultisme) a éliminé la forme phonétique issue du latin vulgaire.*

L'on comprend dès lors que gasc. *téulo* refait sur *\*teгла* ait pu évincer une forme phonétique comportant une évolution populaire du groupe secondaire -g'l-, d'où serait issu quelque chose comme *\*teyla*.

Mais précisément le basque conserve intacte à nos portes la forme *teila*, qu'il a pu conserver exactement comme il a conservé *biper*, cas-sujet avec le timbre *i* du latin classique.

*Il n'y a donc jamais eu de hiatus en Gascogne entre l'importation de la technique de la tuile et l'importation du mot latin*; il n'est plus besoin de recourir à l'explication, bien que valable ailleurs, de l'imposture lexicale, et l'on peut imaginer sans risque d'erreur que le gascon très archaïque a connu un stade *\*teyla*, disparu des lexiques, même rétrospectifs, faute de documents écrits;

9 *Petit Atlas linguistique basque-français*, Sacaze, pl. 55.

2.° lorsque les Basques ont importé la technique de la brique cuite, le contact avec le latin populaire était perdu depuis longtemps, d'où le recours à de transparents hispanismes, *adrallu*, *adrillu*, *aderailu*, etc. Tandis que les Gascons ont spécialisé sémantiquement *barroun*, quand ils ne disent pas tout simplement, comme c'est souvent le cas à l'époque moderne, *brico*;

3.° quant au problème du genre de *téule* en Gascogne atlantique, il est résolu par la contiguïté, au sud-ouest, de basq. *teila* < \**teyla* < \**tegla* et du béarnais, de genre féminin, *téulö*. Si d'ailleurs \**teglu* avait été attesté là, il est probable que la voyelle d'appui aurait été éliminée, comme en témoigne, par exemple, NL *St-Pée*, autrefois *-pere* comme le prouve l'appellation basque NL *Senpere*, toujours usitée avec l'ancienne voyelle d'appui. Au nord-ouest *teule*, de genre féminin, continue tout simplement \**tegla*.

Ainsi tous les problèmes insolites que posent les appellations gasconnes de la tuile, trouvent leur solution grâce à la proximité du basque, le plus merveilleux monument historique de l'extrême ouest de l'Europe. Grâce au basque l'on peut poser sans risque d'erreur:

*tegula* > \**tegla* > \**teyla* > Ø (traitement populaire)  
 et : *tegula* > \**tegla* > *teula* > *teulo* (traitement mi-savant).

#### -ICU POUR -IU

Sauf, bien entendu, le cas d'une dépalatisation ancienne (cf *Sanctu Pancratii* > gasc. *Sen Blancat*), les étymons en *-iu* sont justiciables en basque de trois traitements usuels, le premier phonétique, les deux autres mi-savants (conservation de *i* voyelle).

Dans la première catégorie, il faut placer *putzu* < \**putiu* < *puteu*. Dans la seconde *lakio* = *laqueu*, *mutio* = *puteu*, ou *Laudio* = *Claudiu*.

Dans la troisième, la finale latine *-iu* est réduite à *-i*. Le cas est fréquent avec des noms de personne comme *Binkenti* = *Vincentiu* et dans le cas du suffixe latin *-ariu*, comme *zamari* < *sagmariu*. La finale *-ariu* est ainsi traitée, d'ailleurs, en nombre de langues autres que le basque, à témoin gasc. *Lári* = *Hilariu*. (NL *Saint-Láry*), a.h.a. *këllári* (lat. *cellariu*, all. mod. *Keller*), angl. *secretary*, pol. *wilary*, concurrent de *wikariusz*, etc.

Dans ce dernier cas, *-u* passe à Ø. Dans le premier, la voyelle finale latine conserve généralement son timbre, sauf évolution secondaire propre au souletin (*ü* au lieu de *u*). Dans la seconde catégorie, la voyelle finale est généralement de timbre *o* : exemple : *kakio*, *orio* ou *olio*, *azentzio*, etc.

Des étymons peuvent avoir engendré des vocables participant de deux catégories : ainsi *putzu* et *mutio* (catégories 1 et 2) ou *martxo* et *marti* (catégories 1 et 3) ou *bikario* et *bikari* (catégories 2 et 3), etc. Même phénomène, *mutatis mutandis*, par exemple en allemand; à témoin *März* (a.h.a. *merzo marzeo*) à côte de *Juni* ou de *Juli*.

Le gascon témoigne de traitements parallèles au basque à cette nuance près qu'il ne conserve pas *-u*, mais la comparaison est possible avec des étymons en *-a*, cette dernière voyelle étant mieux préservée de l'amuissement. A témoin le triplet *grâce* (phonétique), *grácie* et *gráci* (mi-savants) = lat. *gratia*.

Lat. *salvia* a débouché en Gascogne sur des formes aussi différentes que *sáujo* (phonétique); *sáubio* (toul. *sálbio*); *sáubi* et *sábi*, ce dernier passé au masculin sous l'influence de la finale, comme son homologue prov. *sáuvi*. Les aires de chacun de ces traitements étant complémentaires et non superposées, en partie ou complètement, *l'on peut en induire qu'il ne s'agit pas de véritables doublets, mais, lorsque la forme est mi-savante, d'evictions de la forme phonétique par un cultisme.*

Lat. *salvia* s'est propagé à travers presque toute l'Europe, à témoin angl. *sage* (par l'intermédiaire du français), all. *Salbei*, norv. *salvie*, suéd. *salvia*, néerl. *salie*, hongr. *zsálya*, pol. *szalwia*, russ. *chtchalfey*, sans parler, bien entendu, d'it *salvia*, de cat. *sàlvia*, de port. *salva* ou de roum. *Salvie*. L'ancien haut-allemand a traité lat. *salvia* comme un trisyllabe, *i* étant représenté par *ei* (*salbeia*, *-veia*, d'où all. mod. *Salbei*). Il s'agit donc d'un cultisme (à l'opposé, par exemple, de *Pfütze* < *puteu*). La propagation de lat. *salvia* s'explique probablement par le fait qu'à cette plante l'on attribue de grandes vertus, à la fois médicales, magiques et mystiques.

Tout ceci serait relativement clair si le basque ne manifestait pas parfois des traitements surprenants et inattendus.

Les appellations basques du moût postulent à la fois *mustu*, *musteu* et *\*mustiu* : à témoin *muxtu* (soul. *muxtü*), *muxte*, *muxtio* et *mustio* (cette dernière plus récente comme l'atteste *s* et non *z*). Mais on trouve aussi *mustika* avec le sens de chose embrouillée, fortuitement rapproché de fr. *mastic*. Phonétiquement basq. *mustika* s'accorde très bien avec cat. *mústic*, variante de *músti*. Il y aurait donc lieu de supposer un étymon inattesté de type *\*musticu* qui rendrait peut-être compte, par la même occasion, d'all. *mostig*.

Parallèlement lat. *fastidiu* est représenté en basque par un romanisme transparent, *bastio*, qui peut n'être que le calque de cast. *bastio*, mais l'emprunt doit avoir été assez précoce pour avoir conservé l'aspiration de *h-* < lat. *f-*. Une manière de doublet est attestée sous la forme *fastika*. Ici il

s'agit d'un occitanisme et non plus d'un hispanisme (cf prov. mod. *fástic*). L'emprunt est assez récent pour présenter *s* et non *z*, mais aussi assez ancien pour être antérieur à l'évolution béarnaise *f-* > aspiration. A travers le béarnais, basq. *fastika* postule un étymon \**fásticu*, analogue à \**músticu*, qui rend compte de gasc. mod. *básti*.

Cast. *bastío* représente évidemment \**fastiu* au lieu de *fastidiu* selon un processus qui en espagnol n'est pas fait pour nous surprendre beaucoup.

Si, comme nous y incitent ces traitements parallèles, *-iu* atone ou *-iu* ont pu être à haute époque remplacés par \**-icu*, bien des choses s'éclairent. Alors gasc. *básti* < \**fástic* < \**fásticu* devient aussi clair au nord des Pyrénées que son homologue du sud *bastío*. De même basq. *putiko*, *potiko*, *muthiko* = jeune garçon, < \**puticu* au lieu de l'étymon \**putiu* postulé par d'autres langues. De même gasc. *poudjo* < \**podica* au lieu de \**podia*, *poudjo* impliquant *-d'-c-* comme gasc. *medje* ou *judje* (*medicu*, *judice*): lat. \**podia* aurait donné *poujo*, d'ailleurs attesté concurremment avec *poudjo*.

Pourrait se rattacher à la même catégorie basq. *hudigo*, synonyme de *budio* = haine (lat. *odiu*), etc.<sup>10</sup>. Cf gasc. *ódit* (anciennement \**ódic* ?). Et peut-être aussi, mais c'est évidemment moins sûr encore, *urbs Avennica* (Grégoire de Tours) au lieu de class. *Avennio*.

## LE CHIEN DE MER ET LE MARTINET

En basque, *-i* représente souvent, lorsqu'il s'agit d'un mot d'emprunt, *-iu* et *-l-* une ancienne géminée *-ll-*. Le nom basque du chien de mer, *toli*, peut donc représenter un étymon tel que \**tolliu*. Dès lors \**tolliu* rendrait parfaitement compte de gasc. *toulb* et d'esp. *tollo*, forme régionale originaire des parages atlantiques, non de Castille.

Basq. *bentzario* = martinet, semble bien confirmer de son côté l'étymologie de cast. *vencejo* suggérée par le *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, du moins sous la forme \**vinciliu*. En effet le traitement *-l-* > *-r-* est banal en basque.

10 Je me suis même demandé si l'on ne pourrait pas expliquer ainsi basq. *txanka* ou gasc. *tchanque* à partir d'un étymon analogue à celui de fr. *échasse*. En effet le traitement de l'initiale de basq. *txanka* est le même que celui de *txarpa*, calque de fr. *écharpe* et *n* pourrait constituer un phonème additionnel. Mais quelle est la finale exacte de l'étymon, mal connu, de fr. *échasse*? Peut-on supposer de façon certaine un groupe *-ia*?

CONCLUSION

Résumons-nous. Des quelques exemples qui précèdent, il ressort que le basque n'est pas sans favoriser grandement l'approche du latin vulgaire. L'examen des latinismes qu'il comporte, confirme la règle en vertu de laquelle une forme archaïsante peut être mieux conservée hors de son domaine originel qu'à l'intérieur de celui-ci; il permet d'émettre l'hypothèse qu'en matière de proparoxytons, la concurrence entre formes pleines et formes syncopées a pu être très longue; il permet d'affirmer que la forme populaire *teila*, bien que totalement inattestée dans le sud-ouest du domaine gallo-roman, a été usitée en Gascogne avant son éviction par le semi-cultisme *teula* et, par voie de conséquence, qu'un cultisme, à *condition de ne pas présenter de différenciation de sens*, évince très généralement la forme populaire correspondante (tandis que l'existence de doublets, de triplets, etc., postule, en un secteur et en un temps donnés, une spécialisation des champs sémantiques respectifs); il implique que le latin vulgaire a usé de mutations de finales, telles que *\*icu* au lieu de *-iu*, mutation qui rend compte d'un certain nombre de formes romanes autrement difficiles ou impossibles à expliquer; il permet enfin de reconstituer, avec plus ou moins de plausibilité, des étymons afférents à des mots d'origine encore discutée.

En bref il s'avère ainsi certain qu'une prospection systématique et exhaustive des latinismes basques ne peut que conduire à une amélioration sensible de nos connaissances en matière de latin vulgaire.

Jacques ALLIERES

